

The Lion King

On n'apprivoise pas les chats sauvages

Maxime Labrecque

Numéro 320, octobre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92681ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2019). Compte rendu de [The Lion King : on n'apprivoise pas les chats sauvages]. *Séquences : la revue de cinéma*, (320), 24–24.

LE ROI LION

—
Origine : États-Unis

Année : 2019

Durée : 1 h 58

Réalisation : Jon Favreau

Scénario : Jeff Nathanson

Images : Caleb Deschanel

Effets visuels : Robert Legato, Adam Valdez

Montage : Adam Gerstel, Mark Livolsi

Musique : Hans Zimmer

Son : Frank E. Eulner

Direction artistique : Vlad Bina, Helena Holmes

Décors : James Chinlund

Interprètes : Chiwetel Ejiofor (Scar), Donald Glover (Simba), John Oliver (Zazu), James Earl Jones (Mufasa), Beyoncé (Nala), Billy Eichner (Timon), Seth Rogen (Pumbaa)

Producteur(s) : Jon Favreau, Karen Gilchrist, Jeffrey Silver

Dist. : Buena Vista Canada

The Lion King

On n'apprivoise pas les chats sauvages

MAXIME LABRECQUE

On voudrait tant que l'amour brille sous les étoiles entre Simba et Nala dans la plus récente version du *Roi lion* de Disney, réalisée cette fois-ci par Jon Favreau. Concédon's que cette nouvelle mouture présente une distribution très conséquente, formée majoritairement d'acteurs afro-américains. Mais au-delà de cet aspect, *Le roi lion* demeure un film qui, malgré ses qualités techniques indéniables, n'était aucunement nécessaire. Examinons le contexte : Disney s'est engagé depuis quelques années déjà dans la réalisation de nouvelles versions « en chair et en os » de la plupart de ses dessins animés. Cette stratégie a donné lieu à des œuvres plus ou moins réussies, de *La Belle et la Bête* à l'abominable *Aladdin*. Et voilà que *Mulan* est le prochain sur la liste. Misère.

Ce n'est pas que l'exercice soit inintéressant. À peine les premières notes du *Cercle de la vie* entamées, nombreux sont ceux qui, ayant grandi avec le film original, ont ressenti un léger frisson d'anticipation. Il y avait certes moyen de tirer profit de ce sentiment. Mais devant un tel exercice, il est impossible d'échapper complètement au spectre de l'original, qui plane constamment au-dessus de la nouvelle mouture, encourageant l'inévitable exercice de la comparaison – et ne parlons pas ici du fait que *Le roi lion* demeure largement inspiré d'*Hamlet*. Dans l'œuvre de Favreau, l'enchantement se réduit comme peau de chagrin. Dans les moments les plus extatiques comme dans les plus tragiques – la mort de Mufasa, qui a traumatisé une génération d'enfants –, il est difficile de ressentir une émotion. La question centrale à se poser est donc la suivante : où est passée l'âme de cette œuvre ? Tentons une réponse : le principal problème du film réside dans son absence totale de flamboyance. Les animaux ne sont pas anthropomorphisés – en

misant sur le « réalisme », on laisse forcément de côté les sourcils expressifs des animaux – ce qui fait en sorte que les expressions demeurent sensiblement similaires et donc plutôt neutres. De l'ensemble se dégage l'étrange impression de regarder un épisode de *Planet Earth* à propos de la savane. Il ne manque que la narration de David Attenborough et l'illusion serait parfaite. Au moins, James Earl Jones reprend le rôle de Mufasa – qu'il tenait déjà dans l'original – imposant un peu de substance au personnage.

Dans l'ensemble, les chansons demeurent tout de même entraînantes et le duo comique formé de Timon et Pumbaa fonctionne assez bien, en grande partie grâce à Billy Eichner. Quant à Pumbaa, on demeure trop conscient qu'il s'agit de Seth Rogen qui se veut cabotin. Malgré tout, le duo est efficace et propose certains ajouts cocasses qui sont les bienvenus. Heureusement, Disney n'a pas trop ajouté de nouvelles chansons ; cet élément s'étant avéré passablement insupportable dans les autres opus du genre de Disney. En contrepartie, l'une des chansons les plus épiques – *Be Prepared*, chantée par un Scar amer qui rassemble une armée de hyènes – a été grandement amputée, réduite à sa plus simple expression. De plus, Scar n'a plus le côté maniéré et théâtral qui faisait de lui un « délicieux méchant » grâce à l'interprétation nuancée de Jeremy Irons. On reste dans un traitement réaliste, mais force est d'admettre que ce choix s'avère contre-intuitif, arrachant au film une grande partie de son attrait, de son âme et de sa magie. Toutefois, certains éléments sont intéressants, notamment une scène remplie de suspense alors que Nala décide de se sauver en catimini et doit éviter d'attirer l'attention de Scar, ou encore la scène de la bataille entre Scar et Simba. Même si, dans l'ensemble, on ne passe pas un mauvais moment, on n'est jamais transporté. Il s'agit certes d'un très beau film qui va permettre de vendre de belles peluches et beaucoup de disques – Beyoncé a d'ailleurs lancé un album intitulé *The Lion King: The Gift*, directement inspiré de l'Afrique, qui semble bien plus intéressant que le film – mais sans plus. Il s'agit d'une nouvelle version de plus dont la volonté paraît principalement guidée par des impératifs mercantiles. Tant mieux si cette version édulcorée avait fait aussi bien que l'original, mais ce n'est qu'une pâle comparaison qui, à l'instar de Simba avant qu'il ne soit ramené sur le droit chemin par l'esprit de Mufasa, a oublié son identité. ▲

—
Un réalisme contre-intuitif